

## CENTRE DE RECHERCHE EN PSYCHANALYSE ET ÉCRITURES

Tél. : 01 43 31 46 22 Fax 01.45 48 83 53 –

Sarmient@msh-paris.fr <http://crpeparis.free.fr>

### INTRODUCTION

L'actualité médiatique de la guerre et son emprise quotidienne dans l'imaginaire impose un regard interrogateur aux analystes et peut susciter certaines réflexions. Ceci m'a incité à ouvrir ce colloque par l'évocation de travaux effectués avec des analysants confrontés à cette expérience en Argentine.. J'espère secrètement et vivement pouvoir transmettre ce qui a été repéré. Mon propos pourrait se résumer à cette question : dans quelle mesure la terreur habite-elle en chacun de nous, même si elle est soigneusement occultée ?

C'est, me semble-t-il, de cela seulement que l'analyste peut témoigner

D'après Freud, la tendance à l'agression que nous pouvons déceler en nous-même et dont nous supposons à bon droit l'existence chez autrui, n'est autre que celle devant laquelle chacun de nous recule en soi-même.

La guerre, les états d'exception à l'intérieur d'un pays, où les droits civils sont annulés, ne font qu'exacerber le caractère structural de la constitution du sujet avec l'injonction impérative, justement, de ne pas reculer devant notre agressivité, nos pulsions de mort. Notre violence primordiale au contraire sera exacerbée et mise en jeu. Elle est légitimée par l'armée et les institutions qui, chargées de la sécurité intérieure et extérieure font recours, d'une part, à des écoles d'entraînement militaire pour le maniement d'armes et de combats de corps à corps, comme par ex. le Kraft-Marga ou le grapping, où il s'agit d'anihiler l'autre, et d'autre

part, font recours aussi à des équipes de psychologues. Ensuite ils sont, dans leur action approuvées par les autorités ecclésiastiques en recevant leur bénédiction..

L'autre, mon ennemie, est légitimement mis à mort... La terreur de cette injonction surmoïque est projetée sur l'écran de la dénomination de l'autre comme « terroriste »

Dans la constitution du « je » l'angoisse est inévitablement liée au grand Autre. C'est de ne pas exister que l'Autre fait tiers. C'est parce que l'Autre n'existe pas que je me tiens inéluctablement séparée de l'autre, même si cela ne se passe jamais exactement ainsi, car peut-on s'assurer de l'exacte compréhension de l'autre ? L'Autre fait toujours défaut et je ne peux que mi-dire et aller jusqu'au médire en croyant savoir sur son compte.

Dans les conflits modernes, l'ennemi tend à devenir, pour les deux parties belligérantes, un terroriste pour l'autre, c'est-à-dire celui qu'il faut abattre.

Au-delà, nous ne pouvons rien dire. Chacun, pour des questions qui lui sont strictement personnelles, s'engagera dans tel ou tel camp et déplacera d'une façon quelconques les murailles érigées s'avérera impossible. La psychanalyse nous enseigne qu'il n'y a pas de vérité autre que celle que chacun porte en soi et le psychanalyste est dispensé de s'accorder, d'aucune façon, à telle ou telle réflexion politique. Notre problématique est celle du Réel du sujet, un par un.

Je me suis engagée dans une aventure d'écriture qui tend à assimiler l'expérience analytique, cueillie ici à partir de moments nodaux des séances qui concernent différents patients, et cherche les formes capables d'y rendre compte.

\*

Agitée par des images intérieures et en proie à de violents mouvements d'interrogation, Ourida, écrivain, exilée politique, se laisse guider par ses pensées dans un dispositif transférentiel. La pensée obsédante traversée et transfigurée s'adresse, en lettre ouverte, au grand Autre.

## LETTRE À L'AUTRE QUI N'EXISTE PAS

Comment exprimer le sentiment d'angoisse ?

Vous, inexistant mais combien présent et menaçant?

Mystérieuse énigme qui m'a exilée de ma subjectivité en faisant rentrer mon désir dans un lieu où vous l'attendiez de toute éternité.

Comment m'y prendre et tenter de transmettre, à partir de ce que je ressens, les moments de tension maximale où je ne vacille même plus sous la forme de l'objet que je suis devenue, paralysée devant l'invasion soudaine d'une présence invisible ?

Comment jeter un regard dans les plus redoutables abîmes qui surgissent maintes fois et trouver le lieu où je pourrais enfin m'apaiser et me réconcilier avec moi-même ?

Comment m'adresser à vous, incarnation de hantises très profondes qui, pourtant, n'ont jamais proféré de sentence ni punitions à mon encontre.

Je ne vous connais pas et, en même temps, personne ne m'est mieux connue que vous.

N'étiez-vous pas hier soir dans l'ombre, immobile, m'observant avec un regard fixe et pénétrant prêt à vous manifester par un geste rédhibitoire et mortel. ?

Ou là, incarné dans la présence de ce professeur rude et inexpugnable de sa place où il trônait, selon ma pensée fiévreuse, en évaluateur, non pas de la mise en examen, mais de ma personne entièrement transparente?

Ou là, dans la figure de ce chef de commando qui, une fois, mes yeux bandés, ma bouche bâillonnée et mes bras attachés, après m'avoir soumis avec cruauté sans égale à un brutal interrogatoire, permettait à sa meute de subordonnés, de mettre à exécution ce qui est resté à jamais dans ma mémoire charnelle sous forme de honte et d'humiliation néantisante ?

Mais vous étiez aussi là, quand, pour la première fois, quelqu'un m'attendait pour un rendez-vous amoureux.

Je me suis avancée à sa rencontre, le coeur battant et le pas trébuchant sur le sol qui s'ouvrait devant moi à chaque instant. Champ de bataille où s'affrontaient mes contradictions les plus profondes. Explorations dans des régions où l'on ne peut descendre autrement que par des images exprimées dans la parole. Moins emprisonné dans un "moi" solitaire, qu'au contact immédiat avec tout ce qui nous relie.

Mes lèvres, pourtant, articulaient doucement : « vienne l'aimant. Vienne qui aime ». Devant moi, un paysage étincelant s'apercevait dont il est à peine possible de savoir s'il était mer, s'il était terre.

La rencontre, avec l'angoisse, fut privée.

Seule, sans possibilité de partage, dans l'impossibilité de se distraire de la fatale présence. Présence privative, inhibitrice.

Expérience d'inhibition suivie, parfois, d'une dépression mortifère. Cette fois-ci, le refoulement est venu à mon secours et l'inhibition ne s'est pas présentée. Une joyeuse agitation a succédé à l'inévitable angoisse d'une invisible présence.

Entre le chemin de désir et l'arrivée de jouissance, vous étiez planté là, toujours accompagné de celle qui, plus qu'une ombre, est votre existence même : l'indétectable et mystérieuse angoisse, s'orientant tantôt vers les abîmes, tantôt vers les sommets.

Elle convoquait le Réel avec acuité, quand, dans une signification commune, l'obscur forêt ou l'angle éclairé, permettait de cerner le drame humain.

C'est vrai, on ne peut pas dire une chose tout à fait comme elle est.

Pourquoi, à cette occasion, je m'en suis sortie avec aisance tandis que d'autres fois, une paralysie totale s'emparait de moi, complètement identifiée à un rien, comme si ce par quoi j'avais pu prendre de l'envol s'envolait en mille éclats, ou comme si cette petite quelque chose qui me représentait perdait sa brillance et son soutien ?

D'autres fois vous surgissez tout seul, unique, implacable, sans ombre, avec un excès de présence.

Mon assise vacille et je sens le danger, certain que, d'une seconde à l'autre, je serai complètement aspirée.

Oh, je le sais, tourment et culpabilité sont en moi, vous n'y êtes pour rien!

Je ne me tuerai pas, je ne vous tuerai pas.

Et pourtant ! Ces pensées qui se succèdent dessinent toute ma destinée dont je viens de suivre la trace.

Des motifs entrecroisés vous appellent pour mieux vous la montrer.

C'est la destinée mythique en laquelle se livre l'impitoyable bataille.

L'on y sent palpiter l'angoisse de celle qui est poursuivie par le regret du paradis perdu.

Ah, combien j'aimerais que vous me manquiez un peu. Un peu, juste l'espace et le temps de pouvoir désirer, désirer sans angoisse.

Parce que, oui, cela je l'ai compris, dès que je me sens envahi par un violent désir, vous vous plantez là. Et l'oscillation advient : je suis tentée de disparaître ou de vous faire disparaître.

Mais choisissant l'une de ces alternatives, j'ai déjà laissé derrière, le terrain de mon désir en rentrant dans un autre espace gardé jalousement par vous, là où vous réglez en arbitre.

Non, ce dont il s'agit, c'est de ne pas céder mon espace, de ne pas changer de terrain. En même temps il y a toujours confrontation à une demande que vous proférez, elle me vise et sollicite ma perte.

Que faire ? Comment parler ?

Serait-il possible d'entendre, par la même écoute, ce qui sera chant du désir et ce qui sera leurre de guerre?

Toute petite, dès que j'ai pu m'exprimer, je vous ai constitué dans un espace imagé, à l'instant même où déjà je vous perdais.

Depuis lors, je vous ai toujours cherché, mais la seule chose que j'ai pu trouver, c'est ce que vous me demandiez. Cela est devenu indispensable car, ce que vous demandiez, devient cause de mon désir et condition de mon existence.

Par l'accès à la parole, je vous ai définitivement perdu, au moment même où vous, vous êtes commodément installé en moi. Il nous faut autrement me retrouver. Je vous ai détaché d'une partie de votre propre corps représentable ... ce petit a qui cause mon désir, celui même par quoi vous me manquerez à jamais.

Avec l'angoisse, vous révélez moins mes ombres mal connues que la présence momentanée et bouleversante d'une réalité innommée, ineffable, qui m'envahit, revenant d'un espace inconnu avec l'accent des habitantes des pays lointains.

Le chant de mon « je », qui, d'ordinaire ne produit qu'un murmure confus, s'attache à en suivre ses méandres.

Sa mélodie me met en face de personnes que j'avais oubliées depuis des années ou même de celle que je ne rencontrerai que bien longtemps après, étrange sentiment du « déjà-vu ».

Ma demeure reste en vous, située au-delà de l'image dont je suis faite, à vous, ombre inexistante cette lettre ouverte est adressée.